

# JEAN-BERNARD POUY

## SAMEDI 14



VENDREDI 13

elb

Extrait de la publication





VENDREDI 13

**Dans la même collection**

**Michel Quint**, *Close-up*  
**Pierre Bordage**, *L'arcane sans nom*

**À paraître**

**Brigitte Aubert**, *Freaky Friday*  
**Olivier Maulin**, *Le dernier contrat*  
**Pierre Pelot**, *Givre noir*  
**Pia Petersen**, *Don Quichotte et le chien*  
**Jean-Marie Laclavetine**, *Paris mutuels*  
**Scott Philipps**, *Nocturne le vendredi*  
**Patrick Chamoiseau**, *Miracles*  
**Alain Mabanckou**, *Tais-toi et meurs*  
**Pierre Hanot**, *Tout du tatou*  
**Mercedes Deambrosis**, *Le dernier des treize*

Une collection dirigée par **Patrick Raynal**



**ab**  
éditions la branche

Extrait de la publication



**JEAN-BERNARD POUY**  
**SAMEDI 14**

ROMAN

alb

À Van Gogh

« Terrassé par les habitudes  
de maux qui tentent d'aboutir  
le pauvre dans sa solitude  
attend le moment de partir... »

Raymond Queneau,  
*Les Ziaux.*



# 1

Ce putain de lumbago.

Au réveil, faut déplier la carcasse avec précaution, en espérant que ça ne couine pas trop, en guettant les coups de poignard dans le bas du dos, et il faut mettre en pratique toute une stratégie ergonomique pour enfiler les chaussettes. Mais on tient le choc, car on pense au café brûlant qui va suivre, au long moment pendant lequel on va l'aspirer, les lèvres en cul de dinde, le regard perdu en direction de la petite fenêtre de bois bleu, vers les noisetiers immobiles, les bourdons bedonnants, coincés dans les fleurs de balsamine, et les roses trémières avec les merles qui cavalent dessous.

Une journée se profile alors, une journée de plus. Hier, c'était soi-disant un jour béni. Mais rien n'est venu troubler ma verte retraite, en bien ou en mal, chance ou malchance, ça fait quatre ans maintenant que les jours ressemblent aux jours, que j'ai quitté la noirceur de ma vie d'avant. Je ne regrette rien car je l'ai bien mérité, ce repos de l'âme. C'est une décision intime. Un jour, le couvercle de la marmite a sauté. À peine cinquante balais, une petite bicoque prêtée par un pote définitivement parti pour les Îles se dorer la couenne et le RSA

qui tombe aussi régulièrement que la pluie, bien suffisant à une survie de quasi-stylite. De temps en temps, je pense à mon vrai boulot, mais comme ma spécialité est le plomb, pas celui des dentistes, non, celui des imprimeurs, ce n'est donc pas souvent.

Tout ce que j'ai ramené de mes années récentes, c'est ce foutu lumbago, qui réapparaît de temps en temps, comme pour me rappeler que rien n'est jamais simple, qu'on ne change pas forcément de vie comme ça, pichenette, et qu'il y a toujours des éventualités merdiques pour vous signaler qu'on vieillit, qu'on paye les fausses et absurdes énergies mises à faire avancer le monde coûte que coûte.

Aujourd'hui sera encore une journée paisible. Un bon samedi 14. C'est-à-dire que dalle. La litanie des heures. Un peu de jardinage, quelques courses au bourg, les « Salut ça va ? », les « Tu crois qu'il va pleuvoir ? » avec les natifs, le journal et le pain de deux. Tous les deux jours, le bavardage-apéro avec mes vieux voisins. Elle, qui est née ici, perd peu à peu la boule et lui, anciennement polonais, il n'a plus de dos, comme ça je peux vérifier à peu de frais ce qui me pend au nez. J'écouterai aussi, une fois de plus, mes vieux CD, le rock & roll en zone rurale, y a que ça de vrai, ça fait longtemps que je n'entends plus la radio, la fébrilité des temps qui s'enfoncent inexorablement ne me concerne plus.

Et après, une grande partie de la journée pour penser. Regretter. Et espérer.

Toujours.

Je suis descendu du grenier en grimaçant, j'ai fait chauffer le caoua, me suis installé derrière la lourde table de bois, ai viré, de la paume, les miettes de pain datant de la veille, me suis emparé de Pierrot mon ami de Queneau, rien de tel pour entamer le jour, et c'est là qu'on a frappé à la porte comme si on voulait, putain, l'enfoncer, la briser en esquilles, en faire des allumettes soufrées, je me suis levé comme une fusée, c'était quoi ce bordel, et là, surprise, derrière le lourd pan de bois, un paquet de gardes mobiles et deux types en civil, des flics, pas la peine de demander qui c'est et en quel honneur...

Ça faisait longtemps...

Eux non plus n'ont pas posé de question, ils m'ont refoulé, la main sur le poitrail, dans la cuisine, et se sont éparpillés dans la maison en fouillant partout dans la foulée. Chierie, j'ai pensé, ça ne finira donc jamais, la France, c'est toujours la France... C'est foutu. J'ai perdu.

On m'a fait asseoir et un des lardus s'est posé en face de moi. Sûrement un gradé, un commissaire, un capitaine, au moins, comme on dit maintenant.

- Pas de panique.
- Facile à dire, vous arrivez comme des bisons et...
- Simple vérification. Mais une équipe va devoir rester là.
- Ah bon ?
- Vous ne devinez pas ?
- Vous ne ressemblez pas au Sphinx...
- Vos voisins, Monsieur et Madame Kowa... Vous n'êtes pas au courant ?

Les CRS ont abandonné la cagna et ont gagné le jardin. Le bruit suave de leurs brodequins bien cirés. Le flic m'étudiait toujours, tendu. Genre, à moi, on ne la fait pas, j'en ai vu d'autres.

– Vous n'écoutez pas la radio ?

– Pas depuis longtemps.

– Les Kowa, ils ont un fils.

– Il paraît, ils n'en parlent pas beaucoup. Vous savez, avec eux, on parle surtout des morts, ceux du bourg...

– Vous savez qui c'est ?

– Qui ça ?

– Le fils Kowa.

– Un imam trader salafiste ?

Il a soupiré, jetant un coup d'œil sur mes vieux journaux étalés sur la table. La couverture de *L'Éveil creusois* de la veille parlait des ravages des nitrates et du retour des taupes.

– Depuis hier, leur fils, c'est notre nouveau ministre de l'Intérieur...

– Super.

Je m'en foutais complètement. Tout ce que je voyais c'est que le vendredi 13 avait au moins porté chance aux voisins. Qui, tels que je les connaissais, devaient s'en moquer comme de l'an 68.

– Un homme politique, disons, controversé. Tous les moyens vont être bons aux radicaux de tout poil pour s'opposer à lui et pour l'emmerder jusqu'à la garde.

C'était donc ça.

Rien ne se crée, tout se reproduit.

– Disons qu’il est dans le collimateur des barbus et chevelus...

Nous y voilà.

Bien sûr.

J’étais barbu et aussi chevelu. Quand on est seul, on laisse pousser. Il n’y a plus de DRH à impressionner.

– Ordre nous a été donné de protéger la maison de ses parents et de faire le vide autour.

– Mais enfin, bordel, je suis chez moi, ici ! Chez moi ! J’ai rien à me reprocher !

– C’est possible.

– En plus, je savais même pas que les deux petits vieux, à côté, c’étaient les...

– Eh oui.

– Pourquoi vous ne les transbahutez pas dans un truc de luxe, à Paris ? Ils le méritent. Et vous les auriez sous le coude. Ça ferait faire des économies au contribuable. Et je pourrais continuer à regarder mes salades pousser...

– Si vous les connaissez si bien, vous savez bien que rien ne pourra les sortir de ce trou pourri.

– Eh, pourri vous-même !

– Surveillez votre langage, je vous le conseille.

L’autre civil a déboulé dans la cuisine et s’est approché de son collègue.

– Viens voir. Cinq minutes. Emmène Monsieur.

Nous sommes sortis pour contourner la bicoque et entrer dans mon monde secret, ma micro-société, mon univers à plusieurs dimensions, mon jardin. Direct le fond. Juste derrière les hautes rames de petits pois.

Fallait s'y attendre. Là où il y a, bien exposés au soleil de printemps, mes quinze pieds de chanvre et pas de celui avec lequel on fait des cordes à nœud. Pour l'instant assez petits, mais prometteurs en diable.

– C'est quoi, ça ? a demandé le flicard, pour la forme.

– De l'africaine. Consommation personnelle.

– Je vous remercie.

– De quoi ?

– De nous aider. De nous donner l'occasion de vous mettre hors service un petit moment, juste le temps de s'organiser. On gardera votre baraque en état, en attendant votre retour. Et si ça ne vous plaît pas, c'est le même tarif. Et si vous faites votre étroite, faites-nous confiance, on trouvera, dans votre maison, en cherchant bien, de quoi faire sauter la République.

Les salauds. Pareils qu'avant.

– Vous ne changerez jamais, hein ?

– Ça, y a peu de chances...

Deux gendarmes se sont mis à écraser mes plants, en mimant une sorte de danse de Saint-Guy, et n'ont gardé qu'une tige intacte, rangée aussitôt dans un sac plastique.

Et voilà... J'étais le mec tranquille. Retiré des camions. Pépère. Sans aller à Tahiti. Plus personne pour te tirer les vers du pif. Oublié des pétitions. Pas de portable. Pas de famille. Tu fais tout pour te faire sublimement oublier et, résultat, t'as une Compagnie républicaine de spadassins chez toi, une comparution immédiate dans le proche avenir et le début des emmerdes à répétition.

Fallait tenir, fallait continuer à jouer, faire le mort, puisque j'avais voulu l'être, mort. Ou presque. Tenir. La seule solution pour me sortir du merdier, assumer jusqu'au bout le choix fait il y a plus de quatre ans. Passer pour le pékin normal, le pauvre type, le lambda sans mystère. Ça calmerait peut-être le jeu. Il fallait persuader l'adversaire que j'étais sans intérêt, que j'avais abandonné volontairement le spectacle social, le travail, les ordres et poncifs de la modernité. Presque cinq ans que j'avais choisi le statut d'ermite. Abandonnant le statut et la statue de l'opposant largement systématique.

J'ai regardé mon flic de référence, avec toute la compassion pour moi-même que je pouvais exprimer. Fallait l'apitoyer, fallait s'abaisser, faire l'humble, le circur de pompes. C'était la seule solution. Pour l'instant.

– Vous n'allez pas me coffrer pour si peu quand même... Et lui qui m'observait comme si j'étais déjà coincé dans un pilori transparent.

– Vous connaissez le principe de précaution ?

– Ben...

– C'est ça. Ne prendre aucun risque. Jamais.

– Mais je suis pas Ben Laden, moi ! Je ne ferais pas de mal à une limace ! Mes simples et sympathiques voisins, je ne prends, avec eux, que le guignolet. Quasiment tous les deux jours, d'accord, j'avoue. Il n'y a pas mort d'homme !

– Vous êtes en zone sensible... Et, en plus, hors la loi. Vos plantations... Alors, mollo... Je vous le conseille. Si ce n'est que pour ça, j'ai pensé furtivement...

Je n'ai même pas eu l'occasion d'aller voir les antiques d'à côté, pour au moins leur expliquer que je n'avais jamais eu l'intention de les kidnapper ou de les torturer rien que pour faire chier leur désormais célèbre fiston.

La petite route entre nos deux maisons était à présent encombrée par deux gros cars bleus et ternes. Et un paquet de philosophes calottés admirant le paysage. Qui, du coup, le pauvre, était devenu beaucoup moins empathique.

Ils m'ont quand même permis de prendre quelques effets personnels, le moins possible. Je leur ai montré un livre.

– Ça... J'ai le droit de l'emmener ?... Y a pas de lime à l'intérieur.

Ils ont vérifié, les abrutis.

– Raymond Queneau, *Pierrot mon ami...* Ok. Comme ça, t'en auras au moins un, d'ami...

Et de se marrer.

Aussi sec direction la garde à vue à la gendarmerie de la Souterraine. Qui porte bien son nom. J'avais droit à au moins vingt-quatre heures de cabanon, le temps qu'ils concoctent un plan de gestion de ma petite personne. Uniquement pour m'impressionner.

Fallait en passer par là.

Mais le gendarme qui a pris ma déposition, mes empreintes et mes papiers n'a pas pu résister à me menacer, en émettant un concept de taille : j'allais sans doute être mis au frais, un mois ou trois mois, ça dépendrait du juge des comparutions. Il ne fallait pas que j'espère être relâché aussi sec dans la nature, y a quand même



des limites. La drogue, ce n'est pas rien. C'est même une priorité, il m'a dit, surtout dans des coins comme la Creuse, où tous les barjos se pointent en croyant qu'ils seront tranquilles pour fumer leur saloperie, voire pour en faire du fric.

Je savais que tout ce qu'il racontait, c'était du pipeau. Tout ce cirque, uniquement pour me faire peur.

Un type que je ne connais même pas est nommé ministre de l'Intérieur et, cinq cents kilomètres plus loin, un pékin, bibi, mézigue, se retrouve lui aussi à l'intérieur, pour rien, officiellement pour culture interdite avec intention de commerce illégal propre à vicier notre belle jeunesse. Ce n'était plus la théorie de l'aile de papillon, c'était celle de la tapette à mouches. J'aurais dû planter mes graines chez les voisins en leur disant que c'était de la renouée du Japon, dont les feuilles font des cataplasmes impeccables pour les lumbagos en tout genre.

Ce qui me mettait le plus en fureur, c'était d'avoir à attendre, au trou, dans la cellule de dégrisement de Pandoreland.

Et puis la parano m'a gagné. Insidieuse. C'est toujours dans l'ambiance feutrée des salles de police que l'on en vient à se demander à quelle sauce on va être mangé. Aigre-douce ou carrément piquante. Un ou deux jours. Et après, pendant qu'on y est, le tribunal de Guéret. Ou bien, va savoir, peut-être même Paris, avec un juge carrément anti-terroriste ? Ou alors le Grand Chantage tous azimuts. À la clef, une virée dans un cul de basse-fosse, loin des yeux, loin du cœur. C'était foutu. Qui remarquerait

mon absence ? S'inquièterait ? Penserait à une disparition ? Ameuterait la population ? Solange ? à qui je n'ai pas parlé depuis plus de cinq ans ? Gaby, son cher fils, lequel, depuis qu'il est au parti socialiste, doit me prendre pour la bande à Bonnot à moi tout seul ? Mes anciens potes qui me considèrent comme un traître mou, et donc, ont eu une large propension à couper tous les ponts ? J'allais croupir le temps qu'ils décideraient. Mon seul espoir, c'était que le gouvernement soit renversé par une révolution populaire, ou qu'un séisme de force 22 rase la moitié de Paris. C'était dire l'espoir. Ou bien que mes deux vieux de voisins aient, de surprise ou de joie, une attaque les menant direct en foyer-logement. Tu parles, ils devaient être en train de finir tranquille la bouteille de guignolet.

Bref, le genre de pensées noirâtres de tous les mecs qui sont au gnouf et qui ne savent jamais à quelle heure ils vont en sortir.

Le planton m'a amené une soupe, un sandwich et un grand verre en carton rempli de bière.

Avec une cuillère en alu, pour le bouillon.

C'est donc qu'on ne me considérait pas comme un dangereux. Un braqueur, rien qu'avec ce genre d'ustensile, il peut égorger quelqu'un.

J'ai tenté de plaisanter, mais ce mec, au regard fuyant, un vrai mur, m'a simplement averti qu'il allait m'apporter une couverture, pour la nuit. Et que je leur foute la paix jusqu'au matin. C'était comme s'il avait fait l'effort de réciter un chapitre entier de Proust.

Il est revenu une minute après, me jetant le plaid poussiéreux depuis la porte.

Je n'ai pas entendu le sinistre tour de clef supplémentaire. Tout ce que je percevais, confusément, c'étaient les échos télévisés d'un match de foot, plus loin...

J'ai attendu trois minutes. Et j'ai vérifié. Le képi avait effectivement oublié de fermer le verrou à double tour réglementaire. Ou fait exprès. Va savoir.

À nouveau la parano galopante. Il m'a peut-être donné la cuillère pour ça. Ils veulent que je tente de sortir et ils me tirent dessus. Affaire réglée. Personne pour se plaindre. C'est dans l'air du temps. Certains pensent d'ailleurs que les temps l'exigent. Ils résolvent ainsi le problème parce qu'ils sont gênés aux entournures et ne savent plus comment se comporter, ça s'est déjà vu. Dans la nature, je deviens une proie. Ils auraient enfin quelque chose à vraiment me reprocher. Un évadé a forcément de mauvaises idées derrière sa tête hirsute de hors-la-loi.

Et même... si je réussis à me barrer, je fais quoi ?

La clandestinité, très peu pour moi. Ce n'est plus de mon âge et je dois avoir perdu les réflexes essentiels. Et quel avenir ? Zoner en attendant que la place Beauvau change de proprio ? Abandonner à jamais les perspectives d'une retraite pépère ?

Rien ne se perd et rien ne se crée. Rien ne secret.

Hier, vendredi 13, pas de chance.

Et aujourd'hui, samedi 14, le contraire, ça fait une moyenne, quand on y pense. Dommage de ne pas profiter de cette aubaine, pour une fois que ça m'arrive.

Le gendarme devait être perturbé par son équipe favorite qui avait dû se prendre un but, ne pensait plus qu'à ça, avait hâte de revenir devant sa lucarne et, donc, défait de l'âme, déçu jusqu'aux tréfonds, avait tout simplement oublié de tourner la clef.

Des grognements, venant de la salle de garde. Après, des hurlements venant de la télé.

Tout brûlait en moi. Comme une fièvre. Les nerfs en fusion. Cela faisait longtemps que je n'avais pas senti cette chaleur cisailante, celle qui précède les grandes décisions. Et puis, le match allait obligatoirement se terminer assez vite. Après, ce ne serait que regrets et morsures de poing.

J'ai cassé le manche mou de la cuillère en la tordant une dizaine de fois au même endroit. J'avais dans les mains une courte tige de fer. Vieille technique, même les gens qui s'enferment dehors la connaissent. Impeccable pour déverrouiller une serrure.

Je sais faire.

Facile, Odile.

J'ai pris mes maigres affaires et je suis sorti, lentement, étudiant les bruits, rasant les murs, passant devant la salle de garde où deux pandores tétanisés avaient les yeux rivés sur un grand pré vert électrique. C'était trop simple. Ce n'était pas normal. Pas possible. Un rêve. J'attendais, à tout instant, l'arrivée du cauchemar.

La porte d'entrée, qui ne grinçait même pas. Un parking, déjà nocturne.

La marche à pied, régulière mais angoisée, la tête dans

les épaules, attendant les impacts des balles dans le dos.  
Une grande avenue, sombre sous ses arbres.  
La petite ville, pas encore endormie. Des cafés, avec  
des grappes figées de types regardant le même match.  
Ça devait être au moins une finale ou une merde comme  
ça. Pour moi le plus beau du monde, en tout cas. Pour  
l'instant.

J'ai marché une grande partie de la nuit.  
Longtemps. À bonne allure. Tout droit.  
Je m'étais décidé très vite. Montrer ma bonne compo-  
sition tout en les emmerdant à fond. Satisfaire tout le  
monde, moi compris. J'avais tout envisagé et opté pour  
l'inédit.  
Je revenais, tranquille mimile, dans les parages de ma  
vieille cagna, avec un tapis rouge mental déroulé devant  
la grosse porte de bois. Pour reboire du guignolet avec  
mes vieux voisins. Pour ressemer mes petites graines  
magiques. Pour relire tout Queneau, une énième fois.  
Pour leur montrer que j'étais de bonne composition.  
Non mais !  
Comme une jeune vache revenant à l'étable dont elle  
connaît l'adresse par cœur. Pas question d'aller ailleurs  
que chez bibi. Revenir au bercail. Retrouver mon oreiller,  
ma cafetière.  
Alors que le jour se levait, nuage de lait imprégnant peu  
à peu un thé très noir, j'ai aperçu le fuselé des hêtres,  
ceux que je taille tous les ans, uniquement les branches